

La disparition de Charles Melman (1931-2022) marque la fin d'une époque de la pensée : celle qui prit son envol du renouveau de la clinique psychiatrique française après la guerre grâce au mouvement de la psychiatrie institutionnelle et qui visait à restituer au fou son être social en l'insérant dans le fonctionnement même des lieux d'accueil et en le traitant avec une humanité à laquelle la participation de ces jeunes médecins aux tumultes récents pouvait donner un sens nouveau. Cette préoccupation sociale et politique fut au cœur de l'engagement de Charles Melman aussi bien dans la psychiatrie (dans divers services des asiles dont ceux de la préfecture de la Seine, l'hôpital Sainte-Anne sous la direction du docteur Daumezon, dans des centres d'accueil et d'écoute des populations africaines, ou encore dans des lieux d'accueil des enfants et adolescents) que dans la psychanalyse qu'il pratiqua dans son bureau parisien jusqu'au bout, sans jamais manquer à son devoir envers ses patients qu'il faisait passer avant toute autre considération d'ordre privé ou familial.

C'est sa rencontre, alors jeune impétrant à l'internat de médecine en compagnie de Jean Laplanche, avec le psychanalyste français Jacques Lacan qui a décidé de sa vocation pour l'enseignement d'une psychanalyse vivante. Aussi bien à l'École freudienne de Paris dont il fut un responsable qu'à l'Association lacanienne internationale qu'il a fondée en 1982, après la mort du Maître, il allait promouvoir un travail animé par la nécessité joyeuse du partage et s'écartant de tout conformisme social autant que du caporalisme qui, souvent, gouverne la vie des groupes.

Si son travail au temps de l'École freudienne de Paris a souvent consisté à commenter et promouvoir le travail de Jacques Lacan, ce qu'il a poursuivi sans relâche au sein de l'ALI, il a également su développer une pensée d'une grande originalité.

Une clinique analytique, tout d'abord, qui sut faire jouer les repères lacaniens en leur donnant une vie nouvelle, tournée vers l'analyse d'une réalité psychique, celle du malade, qui trouvait ainsi un sens tout en donnant sa pleine portée à l'enseignement de Lacan, et vérifiant ainsi sa pertinence. Plus encore cette clinique, tout en étant fortement heuristique pour ses élèves, rendait à ces concepts souvent froids et inhospitaliers une bienveillance et un attrait qui leur permettaient d'y trouver leur bien et de se repérer avec plus de certitude dans la pratique difficile qu'est la psychanalyse.

Il convient également de relever que la reprise et le commentaire des travaux de Sigmund Freud, dont il avait une connaissance exceptionnelle et avec lesquels il entretenait une familiarité surprenante fut au cœur de ses efforts.

L'ensemble de ses travaux cliniques publiés chez érès peut en témoigner, des nouvelles études sur l'hystérie aux travaux sur l'inconscient, le refoulement, la névrose obsessionnelle, la paranoïa ou l'actualisation des cadres théoriques posés par Freud et par Lacan.

Dans le domaine de la pensée sociale et politique, il fut à l'origine de percées spectaculaires. Ce qui l'animait était la tentative de permettre aux citoyens de mieux mesurer les contraintes que l'existence de l'inconscient, effet du langage, pouvait donner à leur vie sociale ou politique. On mesure, à la lecture de *L'homme sans gravité* publié avec Jean-Pierre Lebrun il y a vingt ans, ou de ses travaux plus récents sur le populisme ou sur l'immigration (avec Nazir Hamad), combien le souhait de donner une réponse digne aux souffrances dramatiques engendrées par les passions nationalistes avait marqué à la fois son origine intellectuelle et, comme il se doit, la suite de son parcours.

C'est à cette découverte inédite que nous appelons le lecteur averti, qu'il sache que la lecture d'un livre de Charles Melman saura le changer. On ne sort pas d'une telle lecture par la même porte que celle par laquelle on était entré.

Nathanaël MAJSTER, membre de l'Association Lacanienne Internationale.